L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

BUREAU : No. 21 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

JEUDI MATIN, 13 JUILLET.

## FEUILLETON.

# SURCOUF

PAR

ERNEST CAPENDU.

DEUXIÈME PARTIE.

LA CONFIANCE.

IX

LE KENT.

*Le Kent* était, certes, l'un des plus beaux navires sortis des ateliers de construction de la Tamise.

Admirablement armé, gréé et aménagé, il offrait, au double point de vue du coup d'œil militaire et du confortable du passager, un type parfait de sévérité et de coquetterie.

Son pont, ses batteries, ses carrés, ses cabines brillaient chacun de l'éclat qui leur était propre.

L'appartement particulier du capitaine du vaisseau qui commandait *le Kent* pouvait passer à bon droit pour l'un des plus charmants réduits que jamais officier de marine ait eus à sa disposition.

La galerie, c'est-à-dire la partie la plus reculée de l'arrière, celle qui, dans le commandement, s'étend dans toute la largeur du bâtiment, la galerie surtout offrait l'aspect du plus élégant salon artistique.

Au moment où nous y pénétrons, un lambris indien, formé des plumes des oiseaux les plus rares, était appendu au plafond, balançant doucement, sous un rayon de soleil, ses nuances ravissantes aux reflets veloutés.

Une femme était nonchalamment étendue sur les coussins de soie de ce hamac.

C'était une jeune et jolie créature, âgée au plus de vingt-deux ans.

Le costume qu'elle portait, tenant à la fois des modes européennes et des habitudes orientales, relevait pittoresquement sa radieuse beauté.

Sa tête, recouverte en arrière, était ornée d'un filet de perles dont la blancheur nacrée se mariait bien avec la nuance dorée de ses cheveux flottants.

Ses épaules nues étaient entourées négligemment par les fines chaînes et les riches colliers de perles qui descendaient sur sa poitrine.

Une tunique de mousseline légère, brodée de fleurs d'or, couvrait, sans cependant la cacher, la partie supérieure de son corps.

Une ceinture de perles, à laquelle était suspendu un poignard à manche d'or, entourait sa taille flexible et laissait libres ses deux bras arrondis mollement sous sa fière paresseuse qu'ils soutenaient avec grâce.

Sa tête droite, relevée, dessinait son contour sous les plis de la pipe qui la recouvrait entièrement, tandis que l'autre, plus gracieusement drapée, laissait apercevoir, sous le hardi, laissait apercevoir, sous le Bas du chapeau d'un bas vaporeux, sa tête posée et sa finesse aristocratique.

Son petit pied, jouant à l'aise dans une élégante pantoufle indienne, se balançait doucement en demi-nudité au hamac au mouvement comparable à celui du roulis d'un navire par un temps calme.

Un fait et la charmante jeune femme, et séparé d'elle par l'élévation du hamac, se tenait assis sur un large divan, un homme de trente à trente-cinq ans, à la physionomie pensive, au regard doux et à l'ensemble d'une distinction inconstestable.

Cet homme, qui portait l'uniforme des officiers de la marine anglaise, commandait *le Kent*, et la gracieuse personne qui le contemplait d'un œil ardent et passionné était sa femme.

Tous deux causaient depuis quelques instants, et leur conversation avait pris peu à peu une animation qui avait coloré les joues de la jeune femme et fait passer un nuage sur le front du marin.

Vous voulez donc absolument, disait le commandant du *Kent* en marchant de ses doigts patriciens le long de la jolie pipe qui venait de lui être offerte, vous le voulez absolument, n'est ce pas ?

— Oui, Georges, oui, je le veux, répondit la jeune femme avec un accent impérieux. D'ailleurs, vous me l'avez promis, en cette douce soirée que vous me rappeliez tout à l'heure, vous l'avez juré solennellement de votre main à la main gauche.

— Mais, interrompit le marin en souriant avec mélancolie, je ne puis, ma chère Thérèse, quitter le service en temps de guerre.

— Est-ce sérieusement parce que vous êtes en contrariété de la France que je ne vous puis que vous servirez plus longtemps contre elle.

— Vous savez bien la France, Thérèse.

— S'aime-t-elle la France ? s'écria la jeune femme en bondissant hors de son hamac. Mais la France, c'est ce pays mon pays, ma patrie !

— N'est-ce pas aussi celle qui vit mon pauvre père... mon père dont je suis séparée à jamais...

— Vous le verrez un jour, Thérèse.

— Mon père !... oh ! jamais, Georges, jamais. Vous savez bien que cela est impossible. Oh ! vous savez bien ! mais s'il existait encore, que je serais heureuse ! que je vous aimerais !

— Pourquoi ne le pouvez-vous pas maintenant ?

— Pourquoi ? notre famille n'est-elle donc pas exécrée ? ses noms ne sont-ils pas enlevés au prix de mon sang... et cependant je ne puis vivre sans vous, Georges, je ne puis vivre sans vous aimer... mais alors comme je respecte que vous m'aimiez malgré tout, malgré les autres, malgré vous ma famille, malgré votre pays lady Rivington !

— Sans doute, Georges, mais mon père sera-t-il jamais convaincu, il ne l'est jamais assez, malheureusement, de la sainteté de notre amour ! Et cependant, je ne souffrirai jamais, Anglaise par sa naissance, femme, en France par le mariage, je ne serai jamais maîtresse, et c'est en France qu'il me faudrait aller pour revoir mon père... continua-t-elle après un moment de silence et avec une énergie nerveuse. Non, Georges, je ne le pourrais pas, je ne le pourrais pas ! Et puis, savait-on sa fortune, ses richesses, ses vastes possessions ? Oh ! si vous pouviez savoir tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre depuis que je suis ainsi partagée entre deux sentiments contraires, tout ce que je souffrirai peut-être encore, vous auriez pitié de moi, Georges, vous auriez pitié de votre femme !

— Pitié, mon ange, pitié ! Ne parle pas ainsi, s'écria lord Rivington en devenant pâle à cette affreuse pensée. Voyons, calme-toi ! Cette désunion est écrite, je l'inverrai à Londres et je quitterai mon commandement aussitôt que nous serons débarqués à Calcutta.

— Vrai, bien vrai, Georges ? vous ne me trompez pas ?

— Je te le jure !

— Vous quittez la marine ?

Puisque je te le puis exiger, Thérèse ! répondit le commandant du *Kent* avec une indéfinissable expression de bonté. Ne le dis pas à mes gens, mais je ne veux obéir à toutes tes volontés.

Ah ! je t'aimerai abusé de votre amour, Georges !

— Je ne sais pas, moi ; mais je sais bien qu'aujourd'hui tu commandes et que je t'obéis à tes désirs, par alors je te vois sourire.

— Vous êtes bon, Georges, et je vous aime ; s'écria avec émotion la charmante enfant, cajolant ses beaux bras autour du cou du jeune officier.

Et une fois que je serai hors du service, reprit lord Rivington en pressant contre sa poitrine le beau corps qu'il s'abandonnait à ses caresses, tu ne souffriras plus, tu ne frémiras plus, et tu voudras bien, n'est-ce pas ! accepter publiquement mon nom que je t'ai supplié à genoux de porter et que cependant tu repoussais.

Oui, mon ami, oui, je te le promets, et ce jour-là sera le plus beau de ma vie : car lorsque tu seras, Georges, je t'aime, et lorsque tu seras mon époux, je pourrai espérer voir mon père et lui avouer notre amour !

Espère, ma Thérèse, espère ! Bientôt nous serons en bonheur se transformeront en réalités. Maintenant, veux-tu monter avec moi sur la dunette ?

Non, Georges, je préfère demeurer ici. Vous avez à votre bord des dames anglaises dont je ne puis souffrir les regards dédaigneux, les stupides formalités de la haute qu'elles affectent de porter à mon pays. Allez, accomplir votre devoir, mon ami. Quant à moi, je vous attendrai ici.

Georges ne crut pas devoir insister et, pressant sur ses lèvres la main de la jeune fille, il s'apprêta à quitter la galerie.

Mais au moment où il allait en franchir le seuil, Thérèse s'élança et, se dressant sur ses pieds de Sévillane, elle approcha sa ravissante figure de l'oreille de son amant.

Georges, murmura-t-elle, dis-moi que tu ne liais plus la France !

Le marin la regarda et lui sourit avec amour.

Depuis que ton souffle a dissipé les rivalités nationales dont on nous berce tous dit-il, depuis que tu m'as dit : Georges, je t'aime, et si la France est ingrate envers toi, Thérèse... tu es bien pour moi la France.

Comme réponse, je le respecte et je l'estime, comme homme, je l'admire, et si la France était ingrate... je crois que je l'aimerais !

— Bien, mon Georges, bien ! s'écria Thérèse dont les yeux resplendissaient de bonheur. Oh ! je bien fait de t'aimer !

Le commandant du *Kent*, pressant Thérèse sur son cœur, déposa un doux baiser sur le front pur qui se penchait vers lui, puis, s'arrachant à sa maîtresse comme à une tentation, il s'échangea avec la jeune fille un geste affectueux et s'enfonça sur le pont du navire.

X

SIR JOHN.

Tandis que Georges, tout entier à l'amour que lui inspirait la belle Française, savait de manière d'accord son honneur et sa passion, et se berçait des plus douces espérances, un groupe de nombreux personnages s'installait confortablement dans de moelleux fauteuils, faisant cercle à l'arrière du *Kent* sur le gaillard réservé aux seuls hôtes des appartements du jeune commandant.

Ce groupe richement apparenté se composait uniquement des officiers du *Kent*, des encore de ceux des troupes de terre embarquées à bord du vaisseau de la Compagnie des Indes.

Le quinzaine de femmes de tout âge, à peu près du même rang que celui brillante uniformes des deux états-Manche, et qu'en dépit du bonnet de nuit ou de la robe de chambre, sera d'ordinaire et importe partout où il passe.

Tous les regards étaient tournés vers le vaisseau qui, avec un certain intérêt, se balançait doucement sur les flots.

Les officiers, se tenait debout, calme et sérieux dans son uniforme d'amiral, un jeune homme d'environ trente-cinq ans, remarquable par l'élégance de son costume et des façons d'être supérieur de la marine britannique.

Cet homme était le second du *Kent* et se nommait sir John Stanuty.

Il était grand, bien fait, homme de peu d'esprit, mais non sans bon sens, ni sans courage, et jouissait d'une réputation méritée de bravoure et de loyauté.

Sir John Stanuty était réellement amoureux fou de lady Rivington, dont les brillantes qualités de cœur et d'esprit le rendaient d'autant plus digne d'elle.

Mais, soit que par discrétion, soit que par crainte, il eût gardé le plus profond secret sur son amour, il était à part lui, de la reconnaître.

A-t-il avait-il entretenu avec amour d'autres personnes de sa passion ? c'est ce que nous ne pouvons affirmer.

Ce qui est certain, c'est que, depuis le départ du *Kent*, régnait entre lord Rivington et ses passagers.

Cette froideur n'avait pour cause la présence de Thérèse à bord du vaisseau anglais.

Le commandant du Kent, et sir John Stanuty, son second, avaient pris sur eux de ne point parler à la jeune femme de l'événement qui avait failli coûter la vie à lord Rivington, et qui, naturellement, devait faire supposer une rencontre avec les Français.

Georges n'avait rien dit, mais une tristesse sombre et un profond dégoût s'étaient emparés de son âme, et il ne trouvait toutes les mesures prises par sir John à se reprocher. Il avait désigné toute explication, soit avec son second, soit avec ses autres officiers.

D'ailleurs, il faut le dire, rien d'assez notablement désolé n'avait pu jusqu'alors provoquer cette explication, que chacun cependant sentait devenir de plus en plus nécessaire, et John Stanuty employait toute sa ruse pour éviter un éclat qui eût certes tourné à son préjudice.

Il voulait attendre l'arrivée du *Kent* à Calcutta, espérant avoir suffisamment séduit par ses prévenances sans rien risquer pour sa propre personne.

Son plan était simple et d'une finesse plus que probable.

Il pensait qu'une fois débarqués, les officiers de terre, qui ne dépendraient plus en rien, hors du commandement du *Kent*, ne manqueraient pas de blâmer hautement sa conduite et son amour pour les ennemis de l'Angleterre.

Les femmes aidant, la nouvelle prendrait bientôt des proportions gigantesques et parviendrait vite aux oreilles du gouverneur des Indes et de l'amiral commandant la flotte.

On ferait tout naturellement une enquête officielle, et, tout naturellement encore, sir John Stanuty, second du *Kent*, serait interrogé le premier.

Il se promettait de faire, le moment venu, des révélations d'autant plus graves qu'il promettait un homme bien plus encore que les calomnies les mieux imaginées.

Il tirerait même par se réduire complètement, et par insinuer que les auteurs ou fauteurs de l'accident, moins en rapport avec que lui avec lord Rivington, auraient aussi moins d'difficultés à dire la vérité pour le compte du commandant.

Or, sir John connaissait à fond le caractère de Georges : il savait bien que le noble marin ne supporterait pas la plus légère des tracasseries qu'il allait lui susciter, et que le moindre semblant de blâme ou de reproche il répondrait par l'offre de sa démission.

Cette démission donnée dans de telles circonstances, aux yeux de tous, éclaterait, et le commandement du navire ne pouvait manquer d'être la récompense de la trahison de M. Stanuty dont chacun vanterait la délicatesse et la patriotisme.

Il faut convenir, du reste, que le plan était assez bien combiné, malheureusement pour lui, sir John ignorait l'intention du commandant de prévenir ses menées en envoyant sa démission à son entrée en rade ; et cet acte, accompli sans être prévenu par John, pouvait fort bien ne pas le profiter.

Mais, encore une fois, M. Stanuty ne savait rien de la résolution de son chef, et il accusait en silence sa froideur soudainement la route qu'il s'était tracée.

Au moment où nous mettons en scène ces différents personnages, il régnait au milieu du groupe dont nous avons parlé et dont l'attention semblait excitée par la vue d'une voile que la vigie venait à l'instant de signaler sous le vent du *Kent*.

M. Stanuty demanda sa longue-vue et se mit à examiner le léger point blanc qui se détachait confusément encore sur l'azur foncé du ciel.

*A continuer.*

## BULLETIN FINANCIER.

Mardi soir, 12 juillet 1871.

Le marché monétaire n'a pas changé depuis plusieurs semaines. Nous remarquons que la demande d'escompte augmente, et cette augmentation a lieu surtout parmi les emprunteurs qui ne peuvent obtenir de l'argent ailleurs. Les banques, mais elle n'a pas amené un changement dans le taux de l'intérêt. Nous cotons : on put au besoin billets très facilement escomptés d'excellentes garanties collatérales, de 1 à 2 et 15 à la banque échéables. Le papier bancable est toujours rare et se négocie à 1 à 2 et 15 à 2.

Une somme assez forte de papier hypothécaire de second ordre a été escomptée aujourd'hui à 11.

L'or a coupé de 113 3/8 à 113 5/8 contre 112 1/2 à New York et après avoir touché 112 3/4 a fermé à 113 3/4 à 114 contre 112 1/2 à New York. Il s'est vendu : $5000 à 113 3/4, $6000 et $10,000 à 113 7/8, $5000, $8000 et $9000 à 114, $3000 et $8000 à 113 7/8, $1500 et $3000 à 113 11/16. Dans l'argent : $3000, en demi-piastres américaines à 109 1/4 et $5000 à 109 1/2. Nous cotons les demi-piastres américaines à 109 1/2 à 109 1/2, les piastres mexicaines à 92 1/2 à 93 de prime sur l'or.

Le change étranger est très offert sur l'or. Les offres de sterling ont été peu nombreuses et il s'est vendu à peine 10,000 à 109 1/2 à 109 3/4 ; on a vendu à 122 1/2, 100 francs à 123 7/8, 5000 de banquiers à 124 1/4, 1000 de lettres à 124 1/2, 1300 à 125 et 4000 à 110 1/2 en or.

Aucune vente de francs n'a été annoncée.—Nous cotons maintenant le sterling : 124 1/2 à 125 ?/8. Le bon commissionnaire a commandé 500 à 124 1/2 et clear, et 124 1/2 à 125 le change de banquier.

Le change américain a été calme, mais ferme. Les banques ont encore tiré au pair. Les transactions sont : $15,000 sur New York, à vue, pour remises à 3/8 de prime, $18,000 sur Boston, à vue, à 1/8 de prime, $18,000 sur Philadelphie, à vue, à 1/8 de prime, $18,000 de banque à 1/8 de prime. Dans les checks on or, sur New York : escompte et demande se sont combinés à 1/8 de prime entre eux. Quelques transactions ont eu lieu à 1/8 de prime. Les offres sont nombreuses et demandent à être servies.

Le papier sur New York est offert à 1/8 de prime pour remises, et on a vendu à 1/8 de prime pour remises, et on a vendu à 1/8 de prime pour remises, et on a vendu